

La première ou la dernière

Yvon Rivard

Volume 29, numéro 6 (174), décembre 1987

L'heure juste

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, Y. (1987). La première ou la dernière. *Liberté*, 29(6), 20–21.

YVON RIVARD

La première ou la dernière

Ça fait quelques semaines que j'essaie de me prendre pour une cathédrale, histoire de me recueillir et de me retrouver un peu. Si je n'y suis pas parvenu, c'est qu'une telle entreprise exige un minimum de pierre et de lumière alors que j'ai été enseveli sous l'abondance de ces précieux matériaux. Le phénomène est bien connu, et vous devinez, sans plus de confiance, que j'ai gaspillé ces derniers temps beaucoup de jours et de nuits à vouloir démêler les unes des autres. J'en suis même venu à regretter cette époque où, enfant, j'entrais dans une église et attendais qu'une parole, une musique ou un fouet me donne l'heure juste.

Il m'arrive aussi de penser que tous mes problèmes, passés et présents, viennent du fait que mes parents ne s'entendent pas sur l'heure de ma naissance. Mon père croit que je suis né à sept heures du matin, ma mère à sept heures du soir. Quant au médecin de campagne, qui fut le seul autre témoin de cet événement capital, il est muet comme une carpe depuis qu'il s'est noyé dans un lac sans fond, peu de temps après ma naissance. Est-ce pour cela que dans les deux premières versions de mon «roman familial» j'ai accouché d'un héros amphibie et d'un autre conçu par les immortels? Je ne renie pas ces fables mais disons que j'ai vieilli et que je sais désormais pourquoi mes parents, gens de bonne volonté qui ont une excellente mémoire, n'arrivent pas à se mettre d'accord: c'est que l'un parle de ma naissance et l'autre de ma mort. Évidemment, cela ne m'avance guère puisque je ne sais pas qui parle de quoi et qu'en plus d'ignorer l'heure de ma naissance, j'ignore maintenant aussi celle de ma mort. Les prédicateurs d'autrefois avaient à l'égard du

mystère une attitude très sage: le moins on en sait, le mieux ça vaut.

D'ailleurs, pourquoi me préoccuper de choses aussi insignifiantes? Pour fournir aux astrologues (qui, paraît-il, n'en ont pas absolument besoin) un renseignement qui leur permettrait d'établir mon ascendant? Pour déterminer lequel de mes parents m'accompagne déjà, à son insu, au seuil de la mort? Pour savoir si je devrais me lever ou me coucher tôt le jour de ma mort? Je n'en sais rien, pas plus que je ne sais pourquoi me hante le fantôme de ce médecin muet au fond d'un lac. Faute de réponse, je me dis qu'il est impossible, voire peu souhaitable, de justifier chacune de nos pensées, à commencer par celle qui exige la rationalité, chacun de nos actes, à commencer par notre respiration.

Bref, pour résoudre ce malentendu entre mes parents qui est, comme je le pense, à l'origine de tous mes maux, je n'ai trouvé rien de mieux que de noter ce que je pense, fais, imagine ou ressens le matin et le soir. Je vous fais grâce du détail de mes observations et vous livre plutôt le résultat de cette expérience hautement subjective. C'est le matin surtout que je pense à mon père (il s'enfonce dans la forêt et me laisse seul au bord d'un lac) et que j'éprouve le plus grand désir de vivre (tout commence aujourd'hui), d'aimer (quel est ce corps à mes côtés?), de jouer (patins, raquettes, stylos). Le soir, au contraire, me rapproche de ma mère (ce visage est une lampe) et de moi-même (qui me regarde dans la fenêtre).

Je devrais en conclure que le hasard, en accord avec la symbolique la plus usuelle, m'a fait naître le matin, mais je n'en suis pas si sûr. Je me demande même quelle est la première et la dernière heure si celle de la mort est ce qui me rapproche de cette femme qui me donne vie et un visage que je reconnais.